

Art Public et prudence culturelle

Public Art and Cultural Prudence

Cet été comme chaque été, saison du loisir-roi, nous avons fait le plein d'art dit « public », à savoir qui s'expose en libre accès dans l'espace de vie commun. Précision: on parle ici d'art officiel, administré, et non de création clandestine. À plus forte raison en cet été 2024 du fait des Olympiades parisiennes, riches de tels programmes. Surprenante apparition que ces statues de divinités grecques aux couleurs franches plantées devant le Palais Bourbon (Lau-rent Perbos, la Beauté et le Geste), l'une avec des gants de boxe, une autre portant une planche de surf. Ah, l'art public officiel et son offre généreuse et gratuite, dans nos villes: le Voyage à Nantes, les Estivales de Sceaux, la Littorale d'Anglet, le Gontier Rama de Château-Gon-tier... et jusqu'aux creux bucoliques de nos terroirs: Horizons Art-Nature, dans le Sancy, entre autres. Il faut savoir dire merci. Toutes ces manifestations, à l'égal, ont le souci du don: les créations y abondent, les sculptures surdimensionnées font florès et plaisent (le puissant effet du macro !), la surprise est bien souvent au coin de la rue.

Entre les *must* du genre, on citera depuis 2017 Un Été au Havre, événement d'art public étésien piloté depuis l'an passé, avec talent, par Gaël Charbau. Stéphane Vigny, le long de la Manche, y reconstruit un épi littoral en ciment, en mémoire du passé local des temps du cabotage. Joselin Desrosiers, avec *Aura*, propose en ville un flux de lumière bleue s'intensifiant avec la force du vent, cet authentique personnage local. Edgar Sarin, qui se souvient des *Colonnes sans fin* de Brancusi, érige un mat d'amphores, ces containers des temps anciens (*Pacifique*). Quoi encore ? Sur un bâtiment des Docks, un jardin de terrasse écologique à été planté par le collectif Sur le Toit, impeccable caution verte. Cette bicoque à l'échelle 1 montée sur deux pieds humains boursoufflés signée Max Coulon (*No Reason to Move*) ? Art schtroumpf, oui, mais réjouissons-nous, elle ravira les enfants (et donc leurs parents)... Une réussite.



Edgar Sarin. *Pacifique*. Un Été au Havre 2024. (© Philippe Bréard)

Alors heureux, pupilles et âmes réjouies ? Notons toutefois, parce que c'est criant, l'absence d'œuvres portées par la violence des temps (Syrie, Ukraine, 7 Octobre, Gaza...), par la question sexuelle. (ne pas refaire le coup du *Domestikator* de l'Atelier Van Lieshout, démonté fissa) ou la souillure (on a eu déjà *Fontaine d'Elisa Sahal*, un Manneken Pis féminin qui a fâché certains Nantais), rien de nature en somme à susciter réprobation et outrage. Terribles passions humaines, passez votre chemin, *entertainment* d'abord et exclusivement. Mais pourquoi pas ? Ménager les âmes, somme toute, est une option respectable.

UN MIROIR

Encore que. Cette sa-

gesse, ce statut « moyen » rétif aux anicroches peuvent à bon droit décevoir. Culture suspecte que celle-ci, « suppositoire » au ironisent certains, peu délicats : tout glisse sans heurts en remplissant la grille, à savoir générer du spectacle, endormir en douceur l'esprit critique et transcender la politique de la ville ou du territoire en recourant au *branding*, cette quête de l'image de marque qui attire et sympathie et touristes. Personne n'est évidemment dupe, à commencer par les programmeurs, qui doivent marcher sur des œufs. Être sage et lisse est préférable – a-t-on le choix ?

On se rappelle, encore dans toutes les têtes, la récente saison des « déboulonnages », sur fond de *cancel culture*.

Qui, côté officiels, pour souhaiter y être de nouveau confronté ? Plus les problèmes posées par l'art public s'il se fait audacieux et expose à l'« offense », chacun pouvant trouver de bonnes raisons d'être offensé(e). Les « affaires » polémiques inhérentes par le passé à l'art public, que recense et analyse Julie Bawin dans un livre informé, *Art public et controverses. 19^e-21^e siècle*, paru ce printemps aux éditions du CNRS, non, si possible. L'histoire de l'art public officiel au long cours, celle du Balzac de Rodin, du *Blitz* de Gropius, de *Passions humaines* de Lambeaux, des « Colonnes » de Buren, de *Tilted Arc* de Serra, de *Tree* de McCarthy (le fameux « plug anal » de la place Vendôme, détruit en un rien



Max Coulon. *No Reason to Move*. Un Été au Havre 2024. (© Anne-Bettina Brunet)

de temps par un commando d'enragés), de *Dirty Corner* de Kapoor (le « Vagin de la reine », au château de Versailles...), des enfants pendus de Cattelan à Milan..., cette histoire de tensions génératrices de trouble a fini par fatiguer l'industrie culturelle, qui n'aime les remous que contrôlés et canalisés. « En ce qu'elle s'impose à l'ensemble de la collectivité, note Julie Bawin, l'œuvre d'art public est, plus que toute autre création instituée, l'objet de rejets et de crispations », rejets et crispations que l'on a soin à présent d'éviter. Plutôt pacifier avec une offre préventivement calibrée se refusant à l'agressivité. Cette évolution indique combien, peu à peu, le choix du « pas de vague » s'est imposé aux décideurs culturels (programmeurs) et, en amont, aux politiques (municipalités, État). Ébranlement du principe hiérarchique? Plus aucune autorité, institutionnelle au premier chef, n'assume le moindre risque, par crainte d'une vox populi devenue aujourd'hui aussi prescriptive et

proliférante (réseaux sociaux) que menaçante (judiciarisation, vandalisme). Cette évolution au bénéfice de l'horizontalité est une bonne chose : démocratique, elle se doit d'être assumée par l'ami de la liberté d'expression. Elle est pour autant sujette à litige car née de l'intimidation et imposée par le droit du plus fort médiatiquement parlant, dont les raisons qu'il a de valoriser telle ou telle option esthétique ne sont jamais neutres. Le consensus, à cette aune, pourrait bien s'aligner sur le seul point de vue gueulé de qui tient le mégaphone et abreuve les foules de proclamations arbitraires. En face de ce Moloch, l'art public officiel tremble, et choisit le profil bas, les programmations aimables. L'art public officiel, à ce jour? Prodigalité culturelle en apparence et, sous le vernis, un miroir de nos prudences coupables, de nos aliénations et de notre faiblesse à affronter le monde pour ce qu'il est.

This summer, as eve-

ry summer, the leisure season, we've had our fill of so-called «public» art-which is exhibited with free access in the communal living space. Please note: we're talking about official, administered art here, not clandestine creation. All the more so in the summer of 2024, when the Paris Olympics will be packed with such programmes. The statues of Greek divinities planted in front of the Palais Bourbon (Laurent Perbos, *La Beauté et le Geste*), one wearing boxing gloves, another carrying a surfboard, are a surprising sight. Ah, official public art and its generous, free offer, in our cities: *Le Voyage à Nantes*, *Les Estivales de Sceaux*, *la Littorale d'Anglet*, *Le Gontier Rama de Château-Gontier*...and even in the bucolic hollows of our terroirs: *Horizons Art-Nature*, in the Sancy, among others. You have to say thank you. All these events are equally concerned with giving: there is an abundance of creations, oversized sculptures flourish and please (the powerful effect of the macro!), and

surprise is often just around the corner.

Among the highlights of the genre since 2017 we'll note *Un Été au Havre*, a public art event in Le Havre that Gael Charbau has skilfully steered since last year. Stéphane Vigny, along the English Channel, is rebuilding a cement spur in memory of the local coastal shipping past. Josse- lin Desbois, with *Aura*, presents a flow of blue light in the city that intensifies with the force of the wind, an authentic local character. **Edgar Sarin**, who recalls Brancusi's *Endless Column*, erects a mast of amphorae, the containers of ancient times (Pacifique). And what else? On a building in the Docks, an ecological terrace garden has been planted by the *Sur le Toit* collective, an impeccable green guarantor. This 1:1 scale shack mounted on two bloated human feet by Max Coulon (*No Reason to Move*)? Smurt art, yes, but let's be happy, it will delight children (and therefore their parents)... A great success.

So happy, happy pupils and happy souls? It's worth noting, however, because it's glaringly obvious, that there are no works inspired by the violence of our times (Syria, Ukraine, October 7th, Gaza...), by sexual issues (let's not repeat *Atelier Van Lieshout's Domestikator*, which was dismantled in no time) or by defilement (we've already had Elsa Sahal's *Fontaine*, a female Manneken Pis that angered some people in Nantes) - in short, nothing likely to arouse disapproval or outrage. Terrible human passions, move on, entertainment first and foremost. But why not? After all, it's a respectable option to spare people's souls.

A MIRROR

Still. This wisdom, this «average» status that is resistant to hiccups, may rightly disappoint. It's a suspicious culture, a «suppository» as some tactless people might ironically have it: everything glides along smoothly, fulfilling its purpose, which is to generate entertainment, gently lull the critical mind to sleep and transcend the politics of the city or region by resorting to branding, the quest for a brand image that attracts sympathy and tourists. Of course, no one is fooled, starting with the programmers, who have to walk on eggshells. It's better to be wise and smooth - but what choice do we have? The recent season of «debun-kings», against a backdrop of cancel culture, is still fresh in everyone's mind. Who, on the official side, wants to be confronted with this again? Plus the problems posed by public art if it becomes daring and exposes itself to «offence», as everyone can find good

reason to be offended. The controversial «affairs» inherent in public art in the past, which Julie Bawin catalogues and analyses in an informed book, *Art public et controverses*, published this spring by the CNRS, are not, if possible. The long history of official public art, that of Rodin's *Balzac*, Gropius's *Blitz*, Lambeaux's *Passions humaines*, Buren's «Columns» Serra's *Tilted Arc*, McCarthy's *Tree* (the famous «anal plug» in the Place Vendôme, destroyed in no time by an angry commando), Kapoor's *Dirty Corner* (the «Queen's Vagina» in the Château de Versailles...), Cattelan's hanged children in Milan... this history of trouble-making tensions has finally tired the cultural industry, which only likes a controlled and channelled uproar. Julie Bawin notes: «Insofar as it imposes itself on the community as a whole, the work of public art is, more than any other instituted creation, the object of rejection and tension,» rejection and tension that we are now taking care to avoid. Instead, it is being pacified with a preventively calibrated offer that refuses to be aggressive.

This development shows the extent to which, little by little, cultural decision-makers (programmers) and, upstream, politicians (municipalities, the State) have opted for a «no wave» approach. Undermining the hierarchical principle? No authority, primarily institutional, takes the slightest risk anymore, for fear of an *vox populi* that has become as prescriptive and proliferating (social networks) as it is threatening (legal action, vandalism). This trend towards horizontality is a good thing: it is democratic and must be embraced by friends of freedom of expression. But it is also open to dispute, because it is born of intimidation and imposed by the law of the strongest in the media, whose reasons for favouring a particular aesthetic option are never neutral. Consensus, by this yardstick, could well be aligned with the single point of view shouted out by whoever holds the megaphone and feeds the crowds with arbitrary proclamations. Faced with this Moloch, official public art trembles, and opts for a low profile and amiable programming.

Official public art today? A cultural prodigality in appearance, but beneath the veneer, a mirror of our guilty prudence, our alienation and our weakness in confronting the world for what it is.